J.-F. SETZE

Le camp des Saints (1)

« Accepte le fardeau de l'Homme Blanc
« Et reçois son éternelle récompense :
« La haine de ceux que tu protèges
« Le mépris de ceux qui valent moins que toi ».

Rudyard Kipling.

Devant certains livres, bien trop rares hélas, une question primordiale nous vient, la dernière page lue, le volume refermé entre nos mains : « Pourquoi l'aimons-nous ? » — C'est élémentaire, et point toujours facile à définir... On peut, certes, tenter de répondre, bien ou mal, par les moyens classiques d'analyse portant sur le fond et la forme ; ou bien encore, plus insidieusement, par un examen intérieur : ce livre peut, tout bonnement, répondre à l'organisation de notre cœur, aux croyances de notre esprit —en somme correspondre à nous en rencontrant nos sentiments profonds. Et voilà bien une des vraies limites de la critique, le signe même de sa relativité ! D'où l'importance du premier mouvement qui nous anime, quitte, parfois, à le rectifier après ré-examen. C'est, en somme, un peu soi-même que l'on observe à propos d'une nouvelle rencontre et de ses répercussions sur

(1) Jean RASPAIL, *Le Camp des Saints*, R. Laffont, éditeur.

notre sensibilité... Alors ? Répulsion ? Réserve ? Indifférence ? Admiration ?

En tout cas, aucune hésitation n'est possible à propos du « Camp des Saints » ; nous pensons tenir ici un chef-d'œuvre de bon sens et de courage, avec la révélation d'un talent et d'un tempérament. Un livre rarissime aussi, car prophétique dans toute la force du terme : il comporte en effet, simultanément, un portrait exact de notre temps, avec le diagnostic parfait de l'état agonique de l'Occident, et un exposé à peine imaginaire de notre avenir, par le truchement d'une fiction aussi plausible que passionnante !

Prenez donc ces éléments, associez-les harmonieusement, faites-en un roman de la plus excellente qualité, et osez le publier : il est à craindre, *compte tenu du sujet choisi,* que vous alliez droit à la catastrophe financière, si ce n'est au suicide social ! — Car, si vous pouvez, aux applaudissements unanimes de toute l'intellitgensia contemporaine, remettre en cause les principes les plus fondamentaux de notre civilisation, encourager pêle-mêle inceste ou homosexualité, vol, reniement, trahison des vieilles valeurs et de toute parole donnée, s'il vous est permis de piétiner le sens de l'honneur, d'encourager la pyromanie, de faire souiller toute beauté, d'insulter tout désintéressement et de bafouer toute noblesse, il vous faut néanmoins vous souvenir — prudemment, cette fois ! — qu'il reste un sujet interdit, hyper-tabou, le RACISME, si, par pure folie, vous aviez le front de ne pas l'envisager comme une condamnation exclusive, totale et irrémédiable de l'Homme Blanc, de ses concepts propres, et des Civilisations qu'il édifia à partir d'eux ! ! !

Dans ce cas précis, vous aurez couru sciemment le risque d'enrager de haine une *église,* véritable maffia où se retrouvent toutes les variétés, hélas à nous bien familières, d'abrutis, de snobs et d'authentiques canailles voisinant avec tous les ahuris aux bonnes volontés viciées, devenues toxiques. Tous ces gens-là, disposants d'immenses moyens et dotés d'un incroyable fanatisme se révèleront très dangereux, parce que dérangés par vous dans

leur travail. Et nous savons d'expérience que la supériorité de ceux-là réside indéniablement dans le fait qu'ils n'oublient jamais, EUX ! — dès lors, ce qui attends l'auteur ingénu, ou le téméraire qui a osé penser à rebours, dire ce qu'il ne fallait pas en croyant naïvement à une vraie liberté d'expression, c'est, au mieux, le silence scandalisé le plus hermétique, le plus définitif ; et, pour le pire, dans certains cas, une mort subite et inexpliquée... Avis aux amateurs, ces aimables perspectives ne sont nullement poussées au noir, mais relèvent toutes d'événements contemporains...

Voyons, souvenons-nous : Yves Malartic a écrit, vers 1948-49, un des romans les plus étonnants et les plus vrais sur l'écrasement de l'Allemagne, et l'immonde traitement des vaincus : livre de Vérité (1). En a-t-on parlé, l'a-t-on simplement lu ? Point du tout, pensez donc ! Le temps était aux insanités pornographiques, sadiques, mensongères jusqu'à l'outrance de Mr. Helms-Liesenhoff (2), (actuellement ré-édité, d'ailleurs !) alors salué à grandes sonneries de trompes par une critique vautrée dans la sanie. Et ce joli monsieur à la mode n'était que le digne précurseur des grotesques cornichonneries de Mr. Swen Hassel, tâcheron de l'infect aux astronomiques tirages ! (3).

Plus près de nous, quelqu'un a-t-il jamais reparlé, depuis 1960, d'André Lavacourt, auteur de l'excellent « Français de la Décadence » ? (1) Et Marcel Clouzot, avec son « Occident » si original et riche, a-t-il eu le plus infime succès ? ? ? (2) Un reniement extraordinaire — unique, sauf erreur, dans toutes les annales de nos lettres — a bien valu la vie (et même la survie littéraire, au moins partielle...) à Louis-Ferdinand Céline, mais l'éditeur des quatre fameux pamphlets (3), Denoël, est bel et bien mort, un matin, d'une rafale de mitraillette envoyée à

(1) « L'Homme aux Poules », Editions de la Table Ronde.
(2) Auteur de l'aberrante série des « Gretchen ». Dans les cas d'empoisonnements graves, en lire 20 lignes comme vomitif de la dernière chance !
(3) N'en rien lire du tout : il est empoisonnant autant qu'empoisonné !!

bout portant, alors qu'il réparait une roue de sa vieille voiture... Allez donc savoir pourquoi ? Et tâchez donc de deviner qui diable a fait le coup ? ? ?

Pour ce qui est de Jean Raspail, nous ignorons évidemment tout de son futur destin littéraire et autre ; nous

(1) Nous n'avions que modérément aimé. dans ce livre (Gallimard, Ed.), certains exposés peut-être trop fréquents et précis sur des détails atroces ou des odeurs immondes, par exemple. Mais enfin, le réalisme a ses lois, qui n'ôtent rien à l'exceptionnelle qualité d'un ensemble que les lecteurs trop sensibles (s'il en reste !) sautent dix lignes de-ci, de-là... Il n'empêche que ce livre était doté de mérites transcendants dans les 99 centièmes de sa substance. Il ne fut salué que d'un seul article — éclatant — de Lucien Rebatet dans « Rivarol ». Mais qui ne sait que ce journal ne peut que faire étouffer un auteur en le louant trop, tant est radieuse la bonne foi de cette fin d'époque ! (Il est encore heureux, somme toute, que « Défense de l'Occident » *n'ait pas même cette puissance !)*

(2) O.D.E.P., éditeur, 68, rue de Vaugirard. En faillite depuis l'an dernier...

(3) Pour nos tous jeunes lecteurs, et, peut-être, à l'usage de certains autres, moins jeunes : Durant les années Trente, Louis-Ferdinand Céline effectua une percée fracassante dans les Lettres Françaises avec le « Voyage au bout de la Nuit » et, peu après, « Mort à Crédit ». Il inaugurait par une sorte de réalisme outrepassant toutes les limites du trivial, servi par un génie authentique et un tempérament exceptionnel. (Toutefois, il faut noter, ainsi que le vit excellemment Gabriel Matzneff, qu'il livra ainsi notre littérature à une pléade de sous-hommes mal embouchés, qui crurent, grâce à sa caution, accéder au suprême talent par la simple grossiéreté dans la platitude, sans invention ni qualité... Passons !) Sa crudité de langage et son anti-conformisme tonitruant le firent classer « à gauche », ses livres furent traduits en U.R.S.S. où, peu avant 1936, il fit un voyage pour dépenser ses droits d'auteur. Horrifié par ce qu'il y vit, il en revint pour publier un fracassant « Mea Culpa » (1er pamphlet, 1936-37) où il rompait définitivement avec l'extrême-gauche. Puis, en 1937-38, la promulgation en Allemagne des premières Lois Raciales pour la défense de la race germanique ,l'assassinat du Conseiller Von Rath et la nuit de cristal amenèrent une exceptionnelle quantité de juifs à quitter ce pays pour se fixer en France. Le hasard voulut que notre presse prit feu et flamme pour les exilés, et ce, sans nulle nuance et inconditionnellement. Céline, qui estimait avoir son mot à dire, exprima sa divergence de vue dans « Bagatelles pour un Massacre » (1937), son second pamphlet. Enorme retentissement ! Vint 1938, avec, cette fois, de la part de la Presse Française, un tel déchaînement provocateur à la guerre idéologique contre Hitler, dussent des millions de Français y périr, que Céline, ancien combattant grièvement blessé au cours d'une action d'éclat en 1914, y répond par un 3e pamphlet volcanique, « L'Ecole des Cadavres ». Mais, ses mises en garde n'ayant, naturellement, servi à rien, il établit en 1941, après la guerre et le désastre de 1940, un constat de l'état moral et psychologique de la France en des accents où la plus lucide observation rejoint désespoir et misanthropie. (4e et dernier pamphlet, si l'on ne compte pes la lettre ouverte, bien moins décisive, à Jean-Paul Sartre, après la guerre, à la fin de l'exil Danois : « A l'Agité du Bocal »...) En résumé : 1° Rupture avec Moscou ; 2° Opposition à l'irruption incontrôlée de l'étranger ; 3° Farouche hostilité à une guerre provoquée ; 4° Somme des idées résumées dont périt la France, et impitoyable constat de son état... Livres interdits, reniés par leur auteur, maudits, déruits, non-édités et *immortels* pour leur fougue et leur pertinence... A rechercher d'occasion, malgré leur prix, lire attentivement ; à recopier et à diffuser le cas échéant. Car si de bons esprits et, parfois d'éminents critiques ne veulent y voir qu'outrances purement littéraires ou esthétiques. il en est d'autres qui crient au tableau insupportable à force de VERACITE. Nous tairons notre sentiment, bien qu'ayant souvent dû casser des miroirs pour éviter de voir ce qui déplaît ! Après tout, à chacun sa vérité : Lisez, méditez et choisissez !

ne pouvons que le souhaiter durablement glorieux, mais sans y croire trop, à cause de l'imbécillité de l'époque, de la veulerie et des illogismes des braves gens, de la mémoire inusable, de la cohésion et de l'efficacité hargneuse des autres... En tout cas, devant des sujets où se détecte le moindre relent de questions raciales, le seul talent des habiles réside dans l'art de l'esquive, la prompte dérobade à défaut du conformisme universaliste le plus strict... Eh ! Que voulez-vous, il faut bien vivre, n'est-ce pas ? — Or, ô scandale ! ne voilà-t-il pas que Raspail a du talent tout court, sans prudence, réserves, complexes, etc ! Il a un talent fou, « à crever l'Ecran », dirait-on au cinéma, et il semble trop courageux pour être habile, au sens alimentaire du mot ! Voilà qui, du coup, nous éclaire parfaitement : nous savons désormais pourquoi nous aimons son livre, pourquoi il sera honni ou ignoré par la critique et, au fait, nous tenons notre premier adjectif : ce bouquin est, tout simplement, *FULGURANT !*

*
* *

Les mots s'usent, l'usage des qualificatifs les affadit... comment leur rendre force et jeunesse, comment choisir parmi ceux qui maintenant se bousculent, sous notre plume ? La règle élémentaire de la critique est bien de se méfier d'un goût trop vif, de l'outrance dans l'éloge ou le blâme. Nous ne l'ignorons pas, mais allons, pour une fois, demander à nos lecteurs de nous passer une forte bouffée d'enthousiasme ! Il est si bien fait, ce livre, si bien senti, et le cas de l'auteur tellement rare !

Dans la masse de papier sâle qui jaillit chaque jour sous les rotatives des marchands, bien des trésors doivent se perdre ! Nous avouons, à notre honte, que nous n'avions jamais distingué les œuvres de Jean Raspail, — et c'est une lacune que nous allons combler ! Il paraît que cet homme est grand voyageur : fort bien, mais cela suffit-il ? Combien de parfaits imbéciles ont-ils, aujourd'hui, les moyens de voyager ? ? ? Le kilométrage parcouru par bien des vedettes de la presse internationale

est impressionnant, mais certes moins que les bourdes et bévues qui envahissent leurs papiers : on peut glorieusement rester un abruti du Cap Nord à Tombouctou, tout voir, prétendre tout savoir, et ne jamais rien comprendre ! Reportez-vous à votre journal habituel : tout est, décidément, dans la qualité de l'homme, qu'il se déplace ou qu'il médite : et il est indispensable de méditer un brin en se déplaçant beaucoup. C'est sûrement le cas de Raspail !

Un voyageur est, d'abord, un homme qui sait *voir bien ;* s'il n'est ni conditionné, comme dans « Le Meilleur des Mondes », ni bloqué dans son fonctionnement cérébral par irruption d'une religion métaphysique ou laïque, s'il n'est pas muselé par les prudences ou castré par les routines, il est bien placé pour tirer de simples conclusions logiques de ce qu'il a vu. Tout commence là. Ses yeux, et le simple réalisme vont lui persuader qu'il existe des races, des différences physiques et spychologiques entr'elles, que ce qui est bon pour l'une ne l'est pas automatiquement pour l'autre, — au contraire, bien souvent ! C'est l'évidence même, hors de toute théorie... Par exemple, vers la fin de la dernière grande glaciation, nos lointains ancêtres durent danser de joie, sur le seuil de leurs cavernes, devant le recul des énormes masses gelées... Depuis, les Blancs ont ordonné le chaos : ils ont tracé des routes, levé des digues, creusé des ports, construits ponts et cités, inventé l'astrophysique et la vaccination, la machine à vapeur, la dynamo, l'imprimerie, l'électronique, la fusion nucléaire et la fusée interplanétaire... Ils ont, surtout, inventé le *travail désintéressé,* consenti par le père et légué aux fils, alors que l'auteur accepte de ne jamais jouir de son labeur, mais en projette le résultat vers l'avenir lointain de sa race. Voilà le plus beau des dons, peut-être, plus caractéristique du détachement de l'animalité que l'invention de la fourchette ou de la valse viennoise : cela est aussi grand que de transmettre la vie, ou de donner son sang... Bref, nous, Blancs, avons beaucoup travaillé, — et la richesse dont on veut aujourd'hui nous faire crime, n'est-ce pas, d'abord, du TRAVAIL EN CONSERVE ? Et, pendant ce temps-là, 40 ou 45.000 ans, nous fûmes à peu près seuls ! Les noirs dansent toujours, et ce sont, d'ailleurs, des danseurs remarquables, des danseurs-nés ! Au fond, philosophiquement parlant, dans l'obsolu, n'ont-ils pas raison d'avoir toujours dansé ? ? ?

Monsieur Raspail n'a cure de cela ; comme nous tous, il vit dans le relatif, avec les choix essentiels que cette situation comporte. Il s'est donc aperçu que le racisme n'est nullement une métaphysique, non plus qu'une codification du meurtre systématique, comme s'acharne à nous le faire croire une hideuse clique dont le but véritable nous semble être de rendre notre monde assez laid pour y passer totalement inaperçue. Il y a vu une hygiène, un empirisme prudent et mesuré. En comparant les mœurs, modes de vie, effets du travail accumulé opposés à ceux du « Inch'Allah ! », il a perçu exactement ce que nous étions, nous blancs, et pressenti avec acuité ce qui devait nous arriver à force de marcher sur la tête, de nous laisser ahurir, décérébrer, envahir par les détritus physiques et moraux en tous genres. Ne cherchons pas plus loin la racine naturelle de ce gros livre : elle s'accroche simplement dans le nutritif terreau du bon sens ! Voici l'enfant devant le Roi Nu, le Huron chez Marie-Chantal, le médecin de campagne parmi les Diafoirus : « Attention, Messieurs : Gangrène ! sauf amputation, c'est la mort dans les 48 heures » ! — Voilà tout ! Et bien, chers lecteurs, en ce printemps de 1973, il est tout bonnement *prodigieux* d'entendre une telle musique ! Quelle secousse que de trouver un livre qui se peut résumer en dix lignes et ne point s'épuiser en trente pages de commentaires ! C'est une gageure que de réunir tant de richesse, de réflexions possibles avec tant de suite dans l'agrément de la lecture ! Ce travail est une merveille, par quelque plan qu'on l'envisage...

L'argument est simple : dans des années proches, une famine chasse de l'Inde une immense foule de misérables : 800.000 ? Un million ? — Le détonateur qui est censé tout déclencher est la fin supposée d'une pratique

bien réelle, à la fois pitoyable et inconséquente, consistant, silencieusement, depuis des années, à faire adopter par des familles européennes des enfants de couleur, exportés de pays misérables et ravagés par la guerre (1). — Ces gens s'emparent d'une flotte hétéroclite de vieux raffiots pourris, s'embarquent et mettent le cap sur l'Occident. Quarante-cinq jours plus tard, ils accostent en France, sur la Côte d'Azur, et l'Homme Blanc cesse d'exister, partout, dans le monde qu'il modela et organisa jadis...

Voilà, résumé en douze lignes, ce qui remplit plus de quatre cents pages haletantes, incomparables de qualité, et qui pourraient bien ne plus relever, un jour prochain, de l'aimable fiction, mais de la plus grimaçante réalité ! Est-ce pour cela qu'on ne peut plus se détacher du livre commencé ? Peut-être ; mais la progression dramatique, au cours du récit, ne tient pas uniquement au talent narratif de Raspail : c'est aussi son sens de l'analyse qui intervient pour fixer notre intérêt. La flotte misérable qui recèle en ses flancs la mort de l'Occident en lui apportant « un million de Christs », et rampe vers lui, avec une lenteur inexorable, ne mobilise pas uniquement notre sensibilité comme, par exemple, la descente du pendule mortel dans le puis d'E. Poë. Ce qui passe les bornes de l'horreur, ici, c'est *surtout* l'exposé de la décomposition interne des nations blanches devant leur destin, un peu comme si, à chaque seconde, le supplicié de Poë pouvait arrêter la machine infernale et, au contraire, s'abandonnait. Il se trouve là un ressort dramatique inédit que l'auteur a bandé à son maximum. On a le cœur crevé en voyant, au premier rang des condamnés, la France aveugle, encrapulée, titubante, droguée, ivre de folies verbales, accablée d'idées suicidaires et détruite

(1) Ceci n'est nullement inventé, comme une forte quantité de faits-divers absolument véridiques imbriqués par Raspail dans son œuvre, et que les amateurs d'actualité reconnaîtront immédiatement au passage. Ce procédé accroît le réalisme de l'ouvrage et actualise la menace. Dans ce cas d'espèce, voici peu de semaines. nous lisions des lettres à la fois touchantes et insensées de lectrices traitant ce sujet dans le plus grand journal catholique belge. Lire attentivement aussi une très belle page de Raspail lui-même sur ces douloureuses histoires, p. 36-37.

par ces poisons bien plus encore que par un sous-prolétariat racialement et socialement inassimilable. C'est, d'ailleurs, sa propre jeunesse qui la liquidera avec dégoût, et sans merci. Ce coup de grâce venu de l'intérieur aura deux aspects : idéologique, par conquête mentale d'abord, permettent l'anéantissement physique immédiatement après. Que le lecteur veuille bien nous croire : on ne peut lire ces pages-là sans frissonner, soudain glacé jusqu'aux os...

Eh oui, les murs de Troie ne pouvaient tomber que par l'intérieur, sous les coups des Troyens. Ces vieux mythes seraient-ils alors prophétiques, relèveraient-ils de la prémonition ? Et quelles excuses aurions-nous de choir, après de si claires mises en garde ? Peut-être le Savoir n'est-il décidément pas plus transmissible que l'expérience ! Mais en tout cas, la « Cinquième Colonne » légendaire de 1940, inventée alors de toute pièces pour disculper incapables et canailles qui avaient jeté la France dans une inconcevable catastrophe, nous la voyons bien œuvrer chaque jour, à visage découvert ! Et là, pour la clouer au pilori, Raspail trouve des accents d'une telle véracité qu'ils ne relèvent plus de la satire ou d'un maniement supérieur de l'ironie : les empoisonneurs sont, littéralement, filmés, et leurs modes de penser, leurs tics oratoires, tous les trucs de leurs techniques de pourrisseurs se voient fixés en pleine lumière. Pour nous, c'est là qu'est le cœur vivant de la terrible mise en garde de l'écrivain, au cours du répit que laisse aux futures victimes la lenteur de l'escadre étrangère, il procède à une analyse clinique des progrès dévastateurs de l'idéologie et des actes de ceux qui la diffusent. Raspail se sert adroitement de textes réels, déjà répandus, de situations connues, révélées par la presse, de faits divers célèbres, typiques et récents. D'où le malaise du lecteur, qui, évoluant en pays de connaissance, se dit tout à coup qu'il a déjà vécu cela, qu'il marche dans le réel, que *ce n'est pas du roman*...

On pourrait noter, en exergue de l'ouvrage, la citation bien connue de Chesterton : « Le Monde semble mené

par des Pensées Chrétiennes devenues folles ». Certes ! et Jean Raspail distingue admirablement que certaine faiblesse, dans le décervèlement actuel, peut devenir une sorte d'arme absolue, à employer contre des gens innocents, mais ahuris, complexés, culpabilisés depuis des années par toute une engeance difficilement définissable. Il désigne ceux qui nous ont ainsi sapés sous un terme vague, elliptique, en se gardant de personnaliser : « La Bête ». Nous y voyons une ultime prudence, en l'état actuel du monde en général, et de la Législation dite Française en particulier ! A chacun d'interpréter ici, très librement...

La fougue de Raspail est merveilleuse pour aller fouailler tous les auxiliaires de cette vilaine Bête : tout y passe, quasi nominativement. Notre homme ne doit pas compter énormément d'amis dans les Salons du Tout-Paris, ni avoir souvent envie d'aller croquer des petits fours aux réceptions de S.E. l'Ambassadeur de l'Inde ! Sont fustigés — et de quelle poigne ! — abbés, cardinaux et Papes, belles âmes progressistes, bonnes consciences professionnellement rétribuées, cuistres et histrions de la radio et du spectacle, singes abrutisseurs de la télévision, caractériels enseignants de l'Université à l'Ecole Primaire, avec les ratés, les aigris, les fruits secs, humanitaristes de bazar, tarés sonores et cervelles creuses, hyppies, asociaux rêvant de confuses vengeances, objecteurs de conscience à sens unique, etc., etc. : c'est un fantastique défilé de toutes nos tératologies mentales, c'est un cauchemar virant tout à coup au réel, comme une terreur nocturne qui, soudain, quitterait notre lit pour envahir notre chambre, puis toute notre maison. Ah ! il est bien temps de geindre après avoir tout accepté, sinon tout encouragé ! Tu l'as voulu, Georges Dandin ! Les tueurs n'étaient pas dans tes rêves, bien apprivoisés, mais au naturel, et sous ton propre toit ! Et meurt ton dernier cri dans ton dernier souffle !

Il est, en vérité, indispensable de toujours prévoir les conséquences de ce que l'on fait. Arrêtons-nous donc ici un moment, car le point est d'importance... Tous ces

maux qui défigurent et corrodent l'Occident, le conduisant inéluctablement vers un affreux destin, tel celui prédit et annoncé par M. Raspail, tombent-ils vraiment de la Lune, à la stupeur des peuples ? Résulteraient-ils d'une sorte de génération spontanée ? Sont-ils pleinement nouveaux, totalement imparables parce qu'inédits ? Mais POINT DU TOUT ! ! ! Matérialisme dogmatique contre matérialisme hypocrite, horreur rouge contre abjection du Veau d'Or, les iniquités et les crimes d'un camp relançant l'autre en un balancement sans autre issue que fatale, et la rage des nihilistes, et les aveuglements des jouisseurs, et la démission des « élites », et les égarements des moins mauvais, et le chaos racial par là-dessus, c'est du neuf ? ? ? Nous n'avions jamais été prévenus, oncques n'avait jamais vu ça, vraiment ? Allons donc ! Ces tares étendent sur nous leur ombre depuis pas mal de lustres ! Et il y eut bel et bien une réaction, naguère, qui fit un certain bruit en osant contrer, de face, les systèmes déjà en place, et dont l'actuel succès entraîne notre agonie. En clair, vous tous, écœurés par la porcherie ambiante, n'avez voulu hier, à *aucun prix*, du Fascisme, ni, surtout du Nazisme ? Tout au contraire, vous vous êtes acharnés à définir *a contrario* vos valeurs, votre idéal de vie par rapport aux concepts moraux ou esthétiques de vos ennemis, et ce, durant les années de lutte, et depuis ? Fort bien ! Les résultats éclatent sous nos yeux, ils sont plus que probants : tout cela pétille d'intelligence, c'est une fête de l'Esprit ! ! !

Ainsi, les jeunes vainqueurs de 1940 chantaient admirablement, à quatre voix, le long des routes, des hymnes de paysans et de chasseurs, scandés, naïfs, virils et harmonieux : quatre ans plus tard, vous avez tous hurlé de joie quand une horde de dégénérés beuglants vous saoula de « Hey Ba-Be-Li-Bah ! » et vous révéla les splendeurs harmonieuses du « Chatanoogah Tchow-Tchow »... Parce que les Nazis aimaient la discipline et acceptaient le renoncement, vous avez intronisé le débraillé canaille et proscrit l'esprit de sacrifice. Vos adversaires glorifiaient les marbres grecs, la lumière de Vermeer et les

ors de Rembrandt, alors, vous avez idéalisé la statue de tôle ondulée et l'art informel, pour aboutir tout récemment à l'exhibition de déjections (au sens physiologique du terme !) dans des expositions officielles — et subventionnées ! — d'Art Moderne. Vos ennemis voulaient, à l'origine, une certaine pureté raciale et quelques ségrégations nécessaires, et vous avez acclamé, sans fin, la chiennerie universelle. Ils avaient le respect de leurs aïeux et glorifiaient le travail de leurs pères, et, dès lors, vous avez permis, sinon voulu que vos propres fils vous crachent au visage (1). Les Allemands vous défiaient de front : vous les avez fait assassiner dans le dos. Ils professaient fidélité à mort envers la foi jurée : pour en venir à bout, vous avez rendu obligatoires tous les parjures, et récompensé tous les reniements. Votre manichéisme a parfois dépassé les limites du délire : d'aucuns n'ont-ils pas rejeté savon et poil court parce que les maudits respectaient leur corps ? Quand vous avez vu vos alliés gagner la partie, vous avez baptisé « ré-éducation » les premiers lavages de cerveau pratiqués sur des prisonniers vaincus, et vous avez assourdi l'univers de vos glapissements, proclamant que la Civilisation avait vaincu la Barbarie. L'aumônier militaire (catholique !) du général Leclerc voulait imposer un nègre par famille allemande après la victoire ! ! ! Tout ça, aux côtés de Staline, le broyeur de peuples, de Churchill glorieux d'avoir calciné tous vifs d'innombrables enfants allemands, et de M. Roosevelt, qui voulait nourrir veuves et orphelins survivants avec des soupes populaires durant 40 ans ! Après quoi, vous avez baptisé chaque coins de vos villes du nom de gens qui clamaient bien haut vouloir procéder à la grande inversion des valeurs ? Mais ce n'est plus un roman, c'est, pour de bon, une histoire de fous, de fous à lier ! Trêve de commentaires : si vous êtes contents, il y a de quoi ! C'est parfait : vous allez maintenant crever de vos propres principes, et de la belle victoire de

---

(1) Ma parole, là, ils ont eu diantrement raison !

vos grands amis, un point c'est tout ! — Voyez-vous, s'il est encore un remède, c'est nous qui le connaissons — sachant aussi, d'ailleurs, que l' « Histoire ne repasse pas les plats ». Il est bien dommage, au fait, que M. Raspail n'aborde pas cet aspect de la question... Mais enfin, jamais, nul ne peut prétendre être vraiment complet.

Dans ces conditions, ne commettons pas l'erreur de nous laisser aigrir. Au passage, heureusement, les traits vengeurs pleuvent drus, les giffles claquent, sèchement sur la trogne des grotesques... Sa Sainteté Benoit XVI ! Les Pasteurs volants ! Les Dames Patronesses de l'Ordre de Malte, et combien d'autres ! Impossible de tout citer, de tout dire. L'exégèse du livre risquerait de comprendre autant de pages que l'œuvre elle-même, et ce serait pitié, car elle atteindrait difficilement la qualité du coup de patte, le sens du mouvement, la chaleur et la vivacité qui font étinceler ces lignes illuminant un récit qui pourrait n'être qu'épouvantable sans l'ironie, l'émotion et, bien souvent, la drôlerie de l'écrivain. Nous renvoyons donc nos lecteurs à leur librairie, d'urgence, en leur promettant plaisir et enrichissement de qualité. Les hyènes qui prévoient de vivre de nos cadavres, les techniciens payés pour dissoudre nos volontés et liquider nos valeurs vont faire silence : alors, qu'au moins une minorité crie fort son admiration motivée, propage et encourage la lecture du livre ; si ces gens ne se manifestent pas, ils sont dignes du sort qui les attend, et Raspail eut bien tort d'écrire !

Maintenant, après assentiments et éloges amplement mérités, regardons de près pour voir ce qui nous a semblé moins probant, quoi que souvent tout aussi talentueux, dans l'excellente narration de M. Raspail : a nos yeux, ce ne sont que minces failles dans le bloc, dix lignes par-ci, par-là ; nous nous permettons de les mentionner ici à cause de la vigueur et des exceptionnels mérites du tout : il n'est pas d'œuvre de bon aloi qui ne souffre contradiction sur des points secondaires, et ne stimule l'esprit en nourrissant la discussion.

Deux fois au moins, l'auteur fait mourir des apprentis-

sorciers, des renégats que nous connaissons bien : le Blanc dévié, dévoyé, retournant toutes ses qualités intrinsèques de ténacité et de persévérance contre sa propre race (1). Et l'auteur laisse à ces hommes, comme ultime pensée au seuil de la grande nuit, un « confus regret de l'Occident » (Page 60) — une « contrition parfaite » de leurs actes (P. 363). Ceci nous paraît une erreur... il nous est personnellement arrivé de nous trouver parfois en très mauvaise passe — pour parler français, en péril de mort imminente, dont une fois au moins en pleine lucidité, sans que nul doute ou ombre de regret ne vienne voiler ce qui nous semble évidence, vérité bien claire. Quand une idée directrice anime un homme avec la vigueur d'une foi religieuse, au point de conditionner toute sa vie, l'arbitraire s'efface : qu'il s'agisse d'une illusion, d'une erreur, d'une folie, d'un crime même, il n'importe : nous arrivons ici au domaine de l'idée fixe : il est hautement improbable qu'il puisse y avoir hésitation, ébauche de revirement, repentir au suprême instant. En adoptant cette hypothèse, on peut obtenir un effet littéraire et moral très impressionnant, et M. Raspail sait faire mouche ! Mais le fait doit être, dans la réalité, bien rarement exact ! Ce serait trop beau si la « vérité vraie » venait, en passant, faire risette au malheureux aveuglé toute sa vie, avant l'engloutissement dernier ! Nous préférons faire à nos adversaires, à ceux qui voient, sentent, pensent et croient à notre opposé, s'ils sont sincères, le crédit d'une mort intégralement conforme à leur foi, celle-ci fut-elle parfaitement démente. Malraux est logique quand il fait se jeter, bombe au poing, un des héros de la « Condition humaine » contre une auto-blindée « ... avec une joie extatique ». — A chacun ses dieux, — ayons la générosité de ne point douter du dernier battement du cœur de nos ennemis...

(1) Sujet passionnant, et peu abordé de nos jours. Pourtant, M. W. Churchill serait un cas assez extraordinaire à examiner. A défaut, dans un domaine tout voisin, étudier le Pasteur Mac Isaac, héros de cet intégral chef-d'œuvre de Saint-Loup : « La Nuit commence au Cap Horn ». A lire absolument !

Il se trouve aussi un passage où Raspail traite de la camaraderie rigolarde, braillarde et passablement vulgaire qui règne chez des troupes ultra-minoritaires montant en ligne en plaisantant avant de mourir. Cela est très probablement vrai de troupes françaises. Toutefois esthétiquement, si l'on nous passe le mot, nous préférerions voir exalter des cas de sacrifiés conscients finissant leur vie sans débraillé dans la fin d'une grande œuvre, tels les Spartiates aux Termophyles, milices ouvrières durant la guerre d'Espagne, Garde Rouge devant Stalingrad, Waffen SS dans des centaines de cas, troupes Japonaises presque partout : hommes graves, résolus, fidèles jusqu'à la dernière balle ou l'égorgement final qui, tous ou à peu près, eurent la sombre grandeur de servir et de mourir sans un murmure ou une plaisanterie, sous le rigide corset de la plus inflexible discipline. Le silence est le dernier refuge de la dignité de l'homme, quand le vainqueur, indigne, ne mérite ni un mot ni un haussement d'épaules : nous aurons toujours le regret que la dernière salve de l'épopée Impériale soit partie après une expression de corps de garde. Et ceci, sans nulle « affectation amère » comme à la page 367. Enfin, tout, ici est uniquement affaire de tempérament, et c'est assez secondaire...

Voici plus curieux, vers les pages 328/331 et suivantes : le terme de l'œuvre est proche, et M. Raspail met en scène, dans un passage extrêmement pathétique, douze vieux moines, leur prieur, avec un progressiste tout à la fois déchiré et convaincu, et encore un apostat qui, lui aussi, revient vers la vérité dans les derniers moments. Tout cela confère à cette partie du récit une indéniable grandeur, par la réussite d'un effet très bouleversant. Mais cependant, il nous faut dire qu'il nous semble voir ici Raspail donner un imperceptible coup de pouce à la véracité des caractères. Les dogmes chrétiens sont difficiles d'approche, voire assez mystérieux pour le profane ; et, s'il est possible ou, au moins conforme à d'anciennes habitudes Occidentales de voir le Prêtre lutter avec les Blancs (« Vive le Christ qui aime

les Francs ! »), avec les civilisés contre les Barbares (1), il n'est pas moins défendable, de la part du progressiste religieux, de prétendre servir l'Humanité contre sa Race, le Tout contre la patrie, dès lors qu'on se réfère à une Foi qui érige en Dogme l'Egalité dernière des hommes, de *tous les hommes,* pourvu qu'ils soient baptisés, et la primauté absolue de la « Jérusalem Céleste » sur toutes les Patries d'ici-bas... Un croyant sincère ne préfère-t-il pas, en toute logique, donner allègrement ses filles à n'importe quel allogène croyant, plutôt qu'à des blancs payens, hérétiques, schismatiques, etc. ? Ces points étant éminemment délicats, contentons-nous de signaler ici un bien intéressant sujet de discussion, toujours possible pour autant qu'on y mette finesse et courtoisie...

Nous accrochons encore, et plus durement cette fois, vers la page 401 : là, Jean Raspail s'attendrit un instant sur la mort d'une société » où l'Argent faisait aussi le bonheur ». — N'y eut-il qu'une demi-ligne dans le livre sur ce sujet, elle nous semble de trop. Elever l'Argent à la dignité de facteur positif de l'Occident défunt ? N'est-ce pas aberration pure ? ? ? Pourtant, notre auteur a, visiblement, entendement clair et jugement sûr ! — Il voue une salutaire exécration à toutes les variétés non-comestibles de l'espèce porcine, de De Gaulle à notre belle bourgeoisie contemporaine. Bien, très bien ! Mais comment ne pas voir que ce fut par le culte de l'Or, par cette ignoble faille que le tout premier poisson passa ? Si l'Argent peut tout engendrer, il peut tout rendre *respectable !* Et donc, le porc pollueur bourré d'or pourra tranquillement, doucement d'abord, acheter les âmes, pervertir les intelligences, dépraver les goûts, abrutir de travail les humbles, secrétant par là le Marxisme... C'est l'Argent qui jeta les vierges de haute race dans le lit des usuriers, qui fit ricaner les malins devant le désintéressement des purs, jouir le marchand des peines du pionnier, le banquier des veilles de l'inventeur,

(1) Ce ne fut pas toujours le cas, tant s'en faut . lire Celse, voir la fin de l'Empire Romain...

lui encore qui permit aux parvenus de rouler carosse tandis que les guerriers déchus gisaient au ruisseau (1). Ah certes, nous connaissons bien son règne : c'est du propre ! Disons donc, avec le proverbe, que l'Argent peut-être un bon serviteur et un abominable maître, souvenons-nous que, s'il permit (rarement !) le mécénat, il a fait justifier tous les esclavages et toutes les corruptions, et assurons M. Raspail que, si nous devons vivre les suprêmes instants de la race Blanche, notre regret profond portera sur la vision fière et héroïque du Soldat et du Pionnier créant un ordre dans l'Univers erratique, clarifiant, organisant, combattant comme Grecs, Latins, Germains ou Français de haute époque. Cela n'interdit pas de savoir goûter le charme de la vie, apprécier une œuvre d'art ou une jolie femme, d'ailleurs ! Mais, comme on dit crument, il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes, et bien situer Homère, Vinci ou le chevalier Bayard à quelques millions d'années-lumière au-dessus de tout banquier ou financier ! Tandis que le grand vaisseau du Monde Blanc, démâté, disloqué, craque et s'enfonce, notre regret du naufrage n'ira pas jusqu'aux centimes ! Pour nous, c'est l'Argent qui parvint à avilir la noblesse en anoblissant qui le possédait tuant par là le concept de *qualité* qui hiérarchisait et structurait tout l'Occident. Que ce stigmate lui reste à jamais dans notre déchéance... Que l'Or et son culte s'étouffe dans la pourriture qu'il créa serait, en vérité, pure justice : point de larmes pour lui ! — Et vive le Roi Barbare, tenaille au poing, arrachant les dents de l'Usurier ! ! !

Abordons la fin de nos critiques par ce que nous croyons être une erreur de perspective dans ce livre si lucide : P. 67/81, Raspail met en scène l'Armée Rouge montant la garde sur le fleuve Amour (la Géographie a de ces caprices ! ou de ces prémonitions !). Voici quelques

(1) N'est-ce pas Hitler qui disait, en un saisissant raccourci : « L'Economie, créée par l'Homme, doit être mise à son service, l'inverse n'est pas imaginable ». Ici, il manquait, ma foi, d'imagination !

centaines de milliers de soldats russes, Marxistes Blancs, face à des millions de femmes et d'enfants chinois, Marxistes Jaunes, qui vont déferler (voir, p. 376). Très beau, très bien, captivant comme le reste, mais ici encore, certains lecteurs se sentiront moins approbateurs. Ceux qui auront vu les Russes de près, par exemple... Voyons cela : d'abord, souvenons-nous bien, une fois pour toutes, que le Marxisme est une RELIGION (1). Et que, somme toute, dans des cerveaux de dirigeants bien conditionnés, cela pourrait donner à peu près : « Qu'importe que le Monde soit Jaune ou Blanc, pourvu qu'il soit Marxiste et Rouge ! » (2). Il restera toujours là une équivoque, et de quelle importance !

Pour nous, permettons-nous de marquer au passage notre scepticisme, et de l'indifférence, sinon de l'hostilité... Les Russes, « des Blancs comme les autres » ? Oui et non, pas tout à fait ! Il semble, à travers ce que l'on sait de leurs lointaines origines, que les Slaves soient une race-résultat, un agglomérat, brassage entre Finno-Ougriens, Germains, Daces, etc., le tout puissamment mêlé de sangs jaunes : Mongols, mais aussi Tartares, Tchouvaches, Kalmoucks, Uzbecks, Bouriates, etc., etc. Avec autrefois, à la tête de l'Etat, une infime minorité Blanche très peu mêlée, créatrice, abhorrée et renversée... Cas typique d'une race métisse, haïssant à mort un de ses composants. Quand on voit avec quelle férocité, avec quelle suite dans la rage exterminatrice ces gens-là ont anéanti la part blanche d'eux-mêmes, on reste rêveur. Depuis le délire Pan-Slaviste et les élucubrations furibondes de Dostoievsky contre TOUT ce qu'était l'Occident, puis l'anéantissement physique des Grands-Russiens, les génocides d'Ukrainiens, la liquidation des Baltes, (et leur remplacement, dit-on, par des Tongouses et des Lapons...), l'extermination radicale des hommes et la dispersion des femmes et enfants des « Allemands de la Volga », on ne peut, réellement, guère voir dans les « Russes » autre chose, actuellement, que des « communistes », c'est-à-dire tout le contraire d'un *rempart :* une AVANT-GARDE ! (1) De grâce, essuyons nos lunettes et regardons bien : peut-être notre sort se décidera-t-il là, c'est vrai. Mais la race n'a que des effets créateurs lents, tandis que les fureurs politiques, religieuses ou idéologiques entraînent des destructions quasi instantanées, aux lourdes conséquences pouvant aller à rebours de toute santé biologique... Méfiance, le suicide est TOUJOURS possible à l'Homme...

(1) Sur le sens religieux chez l'Homme et ses transpositions, voir l'avis d'auteurs aussi divers et intelligents que, par exemple, Schopenhauer, Gustave Le Bon, Bertrand Russel. etc... Ceux-là décapent sévèrement la croûte Marxiste, bonnes gens !

(2) En toute logique encore un coup, il importait peu aux Chrétiens du IIIe-Ve siècle que le Monde soit Romain ou Barbare... Il fallait qu'il soit *Chrétien*, dût Rome disparaître. Elle disparut, en effet. Mais là, les Pontifes eurent une chance inouïe : ils tombèrent sur de « Bons » barbares, *des Blancs*, qui portaient en eux toutes les potentialités créatrices d'une autre civilisation, admirable, qui put s'édifier sur les admirables ruines de Rome, assez peu de temps après. Mais attention chers contemporains ! On dit bien que les miracles n'ont lieu qu'une fois !

Nous regarderons sans haine les Russes quand la Carélie sera redevenue Finlandaise, les Pays Baltes évacués et indépendants, l'Ukraine au moins réellement autonome, la Hongrie libre, la Pologne, pays à roulettes, repartie de gré ou de force à 400 km vers l'Est, laissant à Breslau un nom prononçable sans dyslexie et à Copernic ses vraies origines, et quand la noble Patrie de Kant et de Herder aura été lavée de la souillure du nom de Kalinine. Mieux, nous les considèrerions avec une réelle sympathie s'il leur prenait un jour sérieusement envie de juguler les accès de furie expansionniste des hystériques Israéliens, devenus tout simplement fous furieux de haine raciale antiarabe. Mais, compte tenu du jeu Machiavélique de Moscou envers l'Egypte et des autres facteurs dominants de sa politique, nous ne voyons pas notre nom figurer d'ici assez longtemps, comme adhérant au moins, dans les fichiers de M. Marchais ! Quittons ce terrain de politique-fiction, et revenons à Jean Raspail : nous craignons seulement qu'il n'étende un peu

(1) Lire le chapitre final de G. Vacher de Lapouge, dans « L'Aryen, son rôle social », Pontemoing, éditeur, 1899. « Défense de l'Occident » a effectué une réédition de ce texte étonnant en 1963. Voir plus particulièrement N° 33, juin 1963, pages 76, 77 et 85.

trop le monde Blanc, et souhaitons faire erreur. Maintenant, nous saluons bien bas son talent et ajoutons que, ces quelques réserves énoncées, nous aurions usé un crayon à souligner et annoter tout ce que nous approuvons et admirons au long de ce livre actuellement sans pareil !

La très belle devise du Taciturne était : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ». — Elle définit parfaitement notre position. Nous sommes grands amateurs de livres prophétiques, au sens strict du terme : il n'est pas de lecture plus formative (Vacher de Lapouge, toujours lui !), ni de plus méconnue. A chaque parution, — quand ils peuvent paraître ! — une infime minorité les salue (Robert Brasillach et une mince élite pensait bien, lors de la parution des Pamphlets Céliniens, que ce pouvait être le premier signe d'une « révolte des indigènes » !) pour les voir ensuite s'engloutir... En fait, la *masse*, qui seule compte aujourd'hui, ne lit pas. Ceux qui lisent un peu ne comprennent pas ce qu'ils lisent. Ceux qui comprennent un peu s'empressent d'oublier, à 99 % parfois ! Et ceux qui ont lu, à peu près compris et retenu quelques temps ne modifient en rien leur comportement, non plus que leur manière de vivre, naturellement ! Trop de routines, trop de distance entre le livre et la vie : l'avenir est à la Télévision, gavage passif et orienté, avec faux problèmes, témoignages sollicités, apaisements sur mesures pour débiles, — redoutable outil en de bien vilaines mains... Dès lors, on pourrait demander pourquoi lire « Le Camp des Saints », et pourquoi le conseiller à cors et à cris ? Nous l'avons déjà dit : il est doux comme le Miel de voir un auteur de classe giffler à tours de bras idiots et fous, et avoir le courage de vouer aux gémonies, par exemple, la Loi inqualifiable qui, dictée à des lâches par des gredins, prétends baillonner toute presse en interdisant l'expression d'une opinion mettant en cause l'origine d'un malfaiteur ! (voir page 403...) Et puis, il est finalement très agréable de lire en sachant qu'on est à peu près la dix-millième partie du public, de se séparer du reste pour rire de bon

cœur, parfois, seul dans son coin, avec la fierté acerbe des infra-minorités ! Sans préjuger de l'avenir, attendons avec confiance : il est aggravations salvatrices et, du train dont vont les choses, tout ne peut que s'aggraver rapidement !

J.-F. SETZE.

défense de l'Occident

Maurice BARDECHE :

Fin de l'après-guerre, fin de l'Europe ?

●

Faust BRADESCO :

L'actualité des groupes de pression (I)

●

Jean SETZE :

« Le Camp des Saints »

●

E. R. :

Souvenirs sur « L'Action Française » : La Fondation de la « Revue Universelle ».

21e Année Numéro 111 - Mai-Juin 1973 F 5,00